HAL
open science

La ville malléable, ludique et créative, figure ouverte de l'urbanité contemporaine

Luc Gwiazdzinski

To cite this version:

Luc Gwiazdzinski. La ville malléable, ludique et créative, figure ouverte de l'urbanité contemporaine. Scherrer Franck, Vanier Martin. France en villes, Armand Colin, pp.332 - 336, 2010. halshs-01099233

HAL Id: halshs-01099233

https://shs.hal.science/halshs-01099233v1

Submitted on 1 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La France en villes,
CAILLY L., VANIER M., 2010, Armand Colin, pp.332-336

La ville malléable, ludique et créative figure ouverte de l'urbanité contemporaine

Luc Gwiazdzinski (*)

Alors que les sociétés contemporaines sont entrées dans le temps des villes, elles continuent fréquemment à penser, aménager et gérer les agglomérations avec les lunettes d'hier. La ville a changé, mais changer de regard sur la ville nécessite de faire un pas de côté et de proposer d'autres clés de lecture et d'écriture sensibles et partagées. Cette approche nécessite de prendre conscience des évolutions qui affectent les temps et les espaces de la ville. Il est possible de dépasser la simple matérialité pour revisiter le système urbain à partir de nouvelles figures plus souples et plus fluides, avant de dessiner de nouvelles cartes d'identité urbaines qui tiennent compte de nouvelles manières éclatées, temporaires et mobiles d'habiter l'espace et le temps.

Nouveaux rythmes, nouveaux enjeux

Les temps changent mais les urbains sont-ils toujours conscients des bouleversements subis par leurs emplois du temps et leurs calendriers ? Etalement et fragmentation des espaces et des temps se conjuguent pour recomposer de nouvelles pratiques, contraintes et opportunités pour la ville et les individus.

Révolution temporelle

En moins d'un siècle, le temps de travail a été divisé par deux et l'espérance de vie s'est accrue de 60 %. Le temps libre a été multiplié par cinq, représentant quinze années de la vie d'un homme, contre trois années en 1900. Le temps de sommeil moyen est passé de 9 h 00 au début du siècle dernier à 7 h 30 aujourd'hui. Cette révolution silencieuse s'accélère. Les rythmes de vies évoluent rapidement sous l'effet conjugué de plusieurs phénomènes comme l'individualisation des comportements, l'urbanisation généralisée, la tertiarisation, la diminution du temps de travail, la synchronisation progressive des activités à l'échelle mondiale, les technologies de l'information et de la communication qui donnent l'illusion d'ubiquité et suivent l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et à moindre effort. Ces mutations ont transformé radicalement le rapport à l'espace et au temps, changé les rythmes de vies et de villes, faisant éclater les cadres spatio-temporels classiques de la quotidienneté et les limites des territoires et calendriers d'usage.

Les villes s'étalent désormais sans bornes à des échelles qui transforment les espaces de vie en vastes archipels de zones fonctionnelles entre lesquelles, les individus se déplacent. A mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie urbaine, les rythmes des métropoles peuplées, animées et visitées tendent de plus en plus à se caler sur le fonctionnement continu et international de l'économie et des réseaux 24h/24 et 7j/7. Il n'y a plus de pause dans cette course permanente qui grignote peu à peu la sieste, les repas, le dimanche ou la nuit. Les phénomènes de pointe s'étalent et les périodes de creux s'atténuent. La tendance est celle d'un trafic tous azimuts, toutes directions, tous motifs et toute la journée. L'activité urbaine se prolonge plus tard en soirée. L'économie de la nuit se développe. Le week-end, autrefois période creuse, devient un moment d'hyperactivité, en particulier le samedi après-midi. Dans

toute l'Europe, les pressions sont fortes pour banaliser le dimanche. En été, seule la période du 15 juillet au 15 août résiste encore à l'emballement. Dans les villes touristiques, l'activité moindre des habitants est compensée par la montée du tourisme urbain.
A une concomitance des espaces et des temps a succédé un éclatement, une disjonction conjuguée à une nouvelle temporalité. Le travail ne synchronise plus la vie de la cité et le « 8 h-midi, 2h-6h » qui organisait la vie personnelle et collective semble avoir vécu. Après le « temps de l'Eglise » et le « temps de l'Usine », voici « le temps des Villes ». Après la synchronisation par la cloche et la sirène, voici le téléphone portable. Les temps collectifs de la cité médiévale et industrielle ont laissé la place aux temps pivots, fragmentés et éphémères de la ville à la carte. Chacun utilise différemment son temps selon les moments de la journée, de la semaine ou de l'année. L'évolution est particulièrement visible dans les transports où la mobilité hors travail croit et devient complexe, variée, aléatoire et zigzagante. Dans la ville à plusieurs temps ou « ville polychronique », les déplacements domicile-travail ne représentent plus qu'un quart des déplacements, alors que les déplacements liés aux loisirs progressent.
A une autre échelle, un nombre de plus en plus important d'individus circulent entre les comptoirs de la ville monde globale, parmi lesquels des millions de travailleurs immigrés au statut peu enviable et plus de 700 millions de touristes. Les Français parcourent près de 15 000 kilomètres par an et passent de plus en plus de temps en mobilité sur la route, dans les avions ou les trains. Les espaces les plus familiers ne sont plus toujours ceux proches du domicile ou du lieu de travail, mais de plus en plus les espaces et lieux de la mobilité : gares, stations diverses et zones de transit, autant de nouvelles oasis. D'une ville à l'autre, le wagon du TGV devient parfois un arrondissement de la ville en mouvement. Ces mutations ont également été accompagnées d'un changement de représentations et de valeurs.

Renversement des valeurs, injonctions et paradoxes.
Dans un étrange renversement, l'agitation, la mobilité, l'urgence et la vitesse se sont installées comme de nouvelles valeurs. On ne supporte plus les délais dans une société du « juste à temps » et les files d'attente sont devenues insupportables. Autrefois, c'est celui qui avait du temps - citoyen athénien ou aristocrate - qui était important et valorisé. Amour, écriture : on disait que les belles choses demandaient du temps. Autrefois, le nomade, symbole de perturbation pour les sociétés locales, était craint. Désormais, la figure de la ville en mouvement s'impose dans les pratiques et les représentations même si la lame de fond du développement durable propose désormais une alternative.
Dans cette société de nomades en « juste à temps » les injonctions paradoxales se multiplient. Il faut bouger et s'adapter, faire vite ou accepter de disparaître. Flexibilité et adaptation sont de mise. Il faut s'activer, aller vite et loin : mobilité géographique, mobilité professionnelle mais aussi mobilité cognitive. Mais en même temps, la dictature de l'urgence, l'hypertrophie du présent et la survalorisation du passé qui caractérisent la société contemporaine s'accompagnent d'une grande difficulté à penser le futur et à se projeter pour construire l'avenir. Le rapport au temps découpe désormais la société entre ceux, inclus, qui n'ont plus de temps, ou font semblant d'en manquer, et ceux qui en ont trop. L'exclusion se mesure aussi à un emploi du temps presque vide, à une mobilité limitée et à un nombre réduit de contacts. La figure de la ville en mouvement ne vaut pas partout et pour tout le monde.

Rigidité des organisations traditionnelles et limites des outils. Le fonctionnement de la cité, des territoires reste encore largement inadapté à ces mutations spatio-temporelles. La demande éclate et se diversifie, les pratiques évoluent alors que l'offre urbaine - administrations, commerces, services, transports – reste encore dans une large mesure organisée sur des rythmes traditionnels. Il existe également de larges plages de sous-emploi des équipements dues en grande partie à la spécialisation excessive des lieux, au statut de la

propriété, aux systèmes d'assurances, à la rigidité dans la gestion du personnel, aux horaires et jours d'ouverture de moins en moins bien adaptés aux besoins des utilisateurs potentiels. La majorité des équipements scolaires sont fermés à partir de 17 heures, une journée et demi par semaine et seize semaines par an. Les musées, les bibliothèques n'ouvrent bien souvent que jusqu'à 18 heures c'est-à-dire dans des plages du temps où la population n'est pas disponible. Les horaires d'ouverture des centres socioculturels, des crèches ou des services administratifs sont de moins en moins en phase avec la demande.

La ville s'étale dans l'espace et dans le temps et les outils classiques d'aménagement semblent impuissants. On parle de « *ville compacte* » ; on rêve « *de faire la ville sur la ville* », mais nos agglomérations dépassent continuellement leurs limites temporelles et spatiales. On parle de « *mixité* » mais nos métropoles, formidables lieux de rassemblement, sont de plus en plus des lieux de séparation et de ségrégation entre individus ou groupes. La ségrégation ne concerne plus seulement la localisation ou l'accès des lieux de travail, de loisirs, d'éducation mais également l'espace public, la rue et les routes. Outre le « mobile *apartheid »* qui laisse aux populations les moins favorisées et aux femmes l'usage des transports en commun, on constate une séparation de plus en plus grande des flux et de la voierie entre usages différents : trottoir pour piéton, rue pour véhicule automobile, site propre pour tramway, voie pour bus et taxis, pistes cyclables et bientôt peut-être voies pour rollers, voies pour planches à roulettes…

Tensions et risques pour les individus et la société. Unifiés par l'information, les hommes n'ont jamais vécu des temporalités aussi disloquées. Confrontés à cette désynchronisation, nos emplois du temps craquent. Nous sommes sous pression, passant nos journées à « *zapper* » en permanence d'un quartier de la « ville éclatée » à un autre, arbitrant entre nos casquettes de consommateurs, salariés, parents et citoyens. Dans « *la ville à plusieurs temps* », entre accélération et ralentissement, chacun jongle avec le temps entre sa vie professionnelle, familiale et sociale, son travail et ses obligations quotidiennes à la recherche du bon tempo. Plus de 30 % des Français disent ne plus maîtriser leur temps. Urgence, compétition et agressivité se mêlent parfois. Les technologies de l'information et de la communication qui devaient participer à l'amélioration de notre qualité de vie, n'ont finalement fait qu'amplifier le malaise nous donnant l'illusion d'ubiquité et renforçant nos difficultés à choisir entre nos différents statuts avec l'illusoire espoir de pouvoir endosser tous les costumes à la fois : bon père, bon mari, bon amant, bon professionnel, bon copain, bon bricoleur, bon footballeur etc. Face à la responsabilisation accrue et aux difficultés d'arbitrage, « La fatigue d'être soi » définie par Ehrenberg guette les plus fragiles.

Nous vivons parfois dans les mêmes agglomérations, nous travaillons peut-être dans les mêmes entreprises, habitons les mêmes appartements et faisons quelquefois partie des mêmes familles et pourtant, nous nous croisons à peine faute d'avoir les mêmes horaires. Sans obligation de rencontres quotidiennes en l'absence d'espaces publics adaptés et de temps vraiment collectifs, la socialisation se fait plus difficilement ou autrement. Il devient difficile de se synchroniser pour « *faire famille* », organisation, territoire, ville ou nation quand chacun erre dans ses parcours individuels et ses temporalités comme dans des bulles séparées. Que resterait-t-il de la France si l'on supprimait le journal télévisé –la messe - de 20 heures et les festivités du 14 juillet ? A une autre échelle, les conflits se multiplient entre les individus, les groupes, les territoires et les quartiers de la « ville à plusieurs temps » qui ne vivent plus au même rythme. Nuisances sonores, illuminations : la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Plus largement, l'alternance temps synchrone et temps asynchrone n'est pas toujours facile à gérer. Plus grave, de nouvelles inégalités apparaissent entre populations, organisations et quartiers inégalement armés face à l'accélération et à la complexification des temps sociaux. En l'absence de partage et de

solidarité, les tensions pèsent sur celles et ceux qui ne peuvent se payer des services de temps. Les femmes, les personnes âgées, les étrangers sont particulièrement touchés. Dans la ville complexe, la fracture est aussi une fracture cognitive entre celles et ceux capables de décrypter et digérer les informations et les autres.

Complexité et instabilité des systèmes. Les frontières se brouillent et nos rapports à l'espace et au temps sont bouleversés par ce « *big-bang* » des organisations, des temps sociaux et des territoires et cette accélération des changements. L'emprise du « *temps réel* » des réseaux et de l'économie sur nos vies quotidiennes dévalorise la perception du temps long et transforme notre rapport aux lieux. L'effacement progressif de l'Etat et l'affirmation des pouvoirs locaux redessinent de nouvelles organisations et coalitions territoriales à durée de vie limitée. La complexité des systèmes économiques, sociaux et culturels s'accroit et la géographie se transforme avec ses frontières plus floues, ses lieux plus éphémères et incertains et ses trajectoires plus fluides. La durée s'efface. La métropolisation qui rime avec fragmentation et mondialisation fait fi des limites traditionnelles entre l'urbain et le rural, l'ici et l'ailleurs et se joue des discontinuités. Les centralités d'hier ne valent plus le lendemain. L'emploi unique et stable du salarié d'hier est devenu portefeuille mouvant d'activités. La famille éclatée et recomposée s'érige en nouvelle norme. L'entreprise est devenue réseau, grappe et archipel. L'ailleurs n'existe plus et le monde est déjà sur place dans nos villes avec ses populations, ses entreprises, ses pratiques et ses usages. De nouveaux mondes virtuels, univers persistants entrent en conflit avec ce qu'il était convenu d'appeler l'expérience du réel. De nouvelles amitiés prospèrent sur les réseaux. Les prothèses technologiques donnent à lire une réalité augmentée qui dévalorise souvent l'autre. Les recompositions succèdent aux décompositions dans des systèmes de désintégration à rotation rapide à tendance anxiogène où l'instabilité est la règle.

Nouvelles pratiques

Ces nouveaux rythmes entrainent l'apparition de nouveaux usages, de nouvelles pratiques, de nouveaux territoires et de nouveaux acteurs.

Hybridation et coopération. Métissage, multi-appartenance, hybridation des espaces, des temps et des pratiques deviennent des figures courantes du monde contemporain. La tendance est à l'hybridation des pratiques, des temps et des espaces. L'individu devient polytopique et les nouveaux espaces qu'il produit définissent de nouvelles hétérotopies qui hébergent de nouveaux imaginaires. Les frontières entre le temps de travail et le temps de loisirs s'effacent pour le meilleur et pour le pire. Le temps du voyage devient parfois un temps de travail. L'appartement se fait hôtel, la ville devient station touristique et la station touristique s'urbanise. On distingue de moins en moins la résidence secondaire de l'habitation principale. Le camping est habité pour l'année et pour quelques heures certains musées deviennent discothèques. Pour quelques semaines, la voie sur berge se transforme en plage temporaire et la place de la mairie en patinoire. Sur les marges, les délaissés urbains produits par la ville postmoderne sont investis par les exclus qui font mentir l'hypothèse des « non-lieux ». Face à la fonctionnalité et la spécialisation stérilisante des espaces et des temps, des « tiers lieux » émergent qui réinventent la fonction même de la ville comme lieu de maximisation des interactions, lieu de croisements et de frottements : cafés transformés en bibliothèques, laverie automatique associant un café, pépinières assurant le mélange entre entrepreneurs et artistes, crèches installée dans les gares, mais aussi toitures transformées en jardins ou écomusées habités (…)

Dans cette société urbaine plus complexe la tendance est aux alliances et aux collaborations : co-construction, co-développement, co-habitation, co-voiturage, co-conception. L'interculturalité est une nouvelle posture et une impérieuse nécessité. La ville est au cœur de ces mutations qui convoquent le sensible et l'éphémère et obligent à imaginer d'autres formes d'intelligence collective autour de « plateformes d'innovation ouvertes ». L'artiste, ange capable de transmettre, d'établir des passerelles, de mettre en désir est naturellement invité à participer à ces métamorphoses et à la création de ces nouveaux imaginaires.

Premiers arrangements individuels et collectifs. Face à ces évolutions, familles, organisations et territoires s'organisent pour tenter de maintenir un minimum de cohésion et d'échanges. En l'absence de temps communs de repas, ou de travail, des objets comme le congélateur, le magnétoscope, le micro-onde ou le téléphone portable permettent déjà à chacun d'entre nous de stocker du temps, d'organiser sa propre vie à son rythme, de moins en moins en harmonie avec celui des autres. Croisières, yoga, randonnées mais aussi vide-greniers, brocantes, pique-nique : le succès grandissant de ces loisirs lents va dans le sens d'une recherche de rythmes plus humains. Certains comme les membres de l'association *Slow food* s'inscrivent en rupture et décident de changer de rythme pour retrouver une maîtrise et une qualité de leurs temps dans leurs vies et leurs villes. Confrontés à des mutations, décalages et logiques si contradictoires, les territoires deviennent tout naturellement des champs de bataille, de conciliation, de recherche, d'innovation ou d'expérimentation.

Apports des politiques temporelles. Depuis une quinzaine d'années, en Italie d'abord puis en France et en Allemagne, se sont mises en place des structures, plate-forme d'observation, de sensibilisation, de dialogue, d'échange et d'expérimentation qui ont tenté de porter ces approches temporelles de la ville et des territoires. En Italie, le mouvement est parti des revendications des femmes et des syndicats pour davantage d'égalité et s'est développée grâce à une loi sur les temps de la ville qui a donné des pouvoirs importants aux maires dans ce domaine. En Allemagne et en Espagne, la question a surtout été posée par les universitaires avec quelques expérimentations locales à Brême ou dans les Asturies. En France, avec l'appui de la DATAR au départ, quelques villes comme Rennes, Poitiers, Saint-Denis puis Lyon ou Paris, ont mis en place des bureaux, espaces ou maisons des temps. Ailleurs comme dans le Territoire de Belfort, la forme associative a été privilégiée associant collectivités, entreprises, universités, associations dans une logique de « plateforme d'innovation territoriale ouverte » autorisant des stratégies de recherche-action. Sans beaucoup de moyens, ces structures ont tenté d'imposer ce regard temporel sur la société, proposant de nouvelles cartographies, expérimentant de nouveaux horaires d'ouverture des services publics, des transports, participant à la mise en débats de questions comme celles de la nuit, du dimanche dans un souci d'amélioration de la qualité de la vie. Le manque de moyens, l'absence de portage politique fort, la difficulté d'œuvrer de manière transversale à l'échelle des collectivités, des entreprises et des territoires n'ont pas permis de dépasser le stade des expérimentations et de mettre en place une véritable politique publique du temps. Ces initiatives, l'intérêt médiatique suscité par ces approches nouvelles ont cependant participé à une première prise en compte de la question des temps dans les politiques publiques classiques et chez nombre d'acteurs. Les politiques temporelles qui s'ébauchent s'appuient sur de longs processus d'observation, de sensibilisation mais aussi d'expérimentation. Ils insistent sur l'approche systémique et multi-scalaire, les outils de collecte et de représentation et permettent d'envisager des transferts possibles vers d'autres territoires urbains ou ruraux et d'autres thématiques liées au développement durable. Ces stratégies locales ne peuvent pas nous exonérer d'un débat plus large sur notre société où les pressions temporelles s'accentuent et où se renforcent de nouvelles formes d'inégalités sexuelles, sociales, générationnelles ou territoriales.

Nouvelles sociabilités festives et ludiques. Face à ces évolutions et impasses et au-delà des seules démarches portées par les « bureaux des temps » et des petits arrangements individuels, les usagers des villes s'organisent, et les initiatives fleurissent. Face à cet éclatement, cette fragmentation des espaces et des temps, seule la multiplication d'événements réguliers ou non, de concerts, manifestations sportives ou festivals permet à tout ou partie d'une ville de se retrouver et de maintenir une illusion de lien social. De nouveaux temps collectifs éphémères et cycliques, de nouvelles formes de sociabilités apparaissent et se ritualisent parfois. Dans l'urgence et le mouvement, les « inclus » qui zappent en permanence d'un lieu à l'autre et tentent de se resynchroniser régulièrement pour « *dire nous* », « *faire famille* », « *entreprise* », « *ville* », « *territoire* », « *communauté* » ou « *société* ». Fêtes, événements, rassemblements, défilés, manifestations se multiplient à toutes les échelles, initiés par différents types d'acteurs. Ces « communautés temporaires » recréent d'autres liens entre individus, groupes et quartiers de la « ville polychronique » qui ne se croisent plus faute de temps collectifs. Les calendriers de nos « saisons urbaines » se noircissent désormais d'événements, fêtes, festivals qui célèbrent à la fois la mémoire, l'identité et l'appartenance renouvelée à la ville. Les agendas urbains sont désormais pleins et l'événement devient partie prenante du marketing territorial. De nouveaux rites s'imposent dans les calendriers de nos villes et de nos vies urbaines mais la surprise surgit encore en « *juste à temps* » grâce aux TIC. Les *raves* organisées dans des friches ou zones rurales dont la localisation était tenue secrète jusqu'au dernier moment ont ouvert la voie. Les « *flash mob* » et les « *apéros géants* » ont suivi. La généralisation d'Internet, des téléphones portables et le développement des nouveaux réseaux sociaux ont fait le reste. Pour d'autres personnes, l'exclusion sociale, spatiale et temporelle se renforce encore.

Nouveaux usages événementiels alternés de l'espace public. De nouveaux usages de l'espace public émergent selon les saisons, les jours ou les heures. Le pouvoir politique multiplie les manifestations où l'art et la culture sont souvent convoqués : fête de la musique ou du cinéma, Nuits blanches (Rome, Madrid, Paris, Bruxelles, Riga…) Nuit des arts (Helsinki) ou Nuit des musées (Münich…). Le pouvoir économique imprime également sa marque : de l'exposition universelle aux vide greniers en passant par les foires. « Hypermarchés de Noël » ou Halloween se déclinent à l'envie. La « *ville événementielle* », éphémère et festive se donne en spectacle. L'événement se transforme parfois en spectacle régulier. La fermeture des voies sur berge le dimanche (Paris notamment), l'interdiction de la ville à la voiture en soirée (Rome), la transformation de promenades en plages de sables aménagées (Paris-Plage…), de parcs en cinémas, ou de places publiques en jardins d'été ou patinoires (Bruxelles) en fonction des saisons participent de cet usage différencié de la ville et des espaces publics en fonction des saisons, des jours ou des heures. Des manifestations collectives désormais rituelles comme les rassemblements de rollers le vendredi soir, les randonnées urbaines voire les *free parties* qui prennent possession de certains espaces la nuit et obligent les autorités à réagir avec des mesures d'interdiction, d'encadrement, de réglementation ou de sécurisation participent de cet usage mixte et alterné des espaces publics.

Rôle accru des artistes pour transfigurer les espaces et les temps urbains. On assiste à une transformation éphémère des espaces et des temps, voire à une « *customisation* » de tout ou partie de la ville par les artistes. Lors de fêtes, de spectacles de rue, ils s'invitent ou sont appelés dans la ville, s'emparent de la rue pour la transfigurer. Ils sculptent de nouveaux rythmes, inventent de nouveaux lieux, remplissent les vides et les blancs, transforment les espaces et les temps et fabriquent de l'urbanité. L'événement tisse des liens où il n'y en avait pas, crée des communautés là où régnait l'anonymat. Des « *zones d'autonomie temporaires* »

s'effacent de nos mémoires ou s'inscrivent dans les calendriers personnels et collectifs. Bientôt les artistes sont remplacés par les marchands du temple et l'inventivité des débuts par un produit à durée de vie plus ou moins limitée. La fête est parfois parade et mouvement : *Techno-parade, Gay-pride.* Elle est musiques, lumières, senteurs et saveurs. Qu'elle investisse une rue ou qu'elle parcourt la ville, elle enchante le quotidien, transfigure le réel et humanise l'espace public. La même ville et pourtant une autre. Sublimes artifices. Cette capacité d'enchantement et de mise en désir donne des idées à l'élu, des envies à l'artiste citoyen et devrait finir par intéresser l'urbaniste et l'architecte.
Dans la ville qui redéfinit ses nycthémères, les échelles temporelles et spatiales d'intervention de l'artiste évoluent. Des éphémères paquets cadeaux de Cristo aux créations lumineuses animées de Yan Kersalé, du Pont neuf aux quais de Saint-Nazaire, le spectacle continue jour et nuit. Les « artistes lumière » transfigurent la ville, magnifient ou manipulent l'espace urbain nocturne entre musée et «sombrière ». Le cadre spatial s'élargit parfois à l'ensemble de la ville. Dès les années 80, de Houston à Lyon, les spectacles si décriés de Jean-Michel Jarre ont pourtant imposé une nouvelle scénographie à l'échelle même de la ville. Le bicentenaire de la révolution en France, le passage du millénaire partout dans le monde, ont été l'occasion de parades gigantesques et d'embrasements spectaculaires qui ont donné des envies d'imitation à tous les niveaux de l'armature urbaine.

Inspiration dans le passé et le quotidien urbain. Le carnaval ne nous a pas attendu pour transfigurer l'espace de quelques heures ou de quelques jours les rues de Bâle, Venise, Rio ou Nice. La figure de « *la ville événementielle* » n'est pas une invention de ce début de XXIème siècle. Les rues ont longtemps été des espaces habités où se frottaient les populations et les usages. Les étudiants ont toujours aimé transformer une fontaine en piscine pendant la canicule, égayer une rue calme d'un joyeux charivari ou transformer un jardin public en salle de cours improvisée. Les citoyens ont toujours su exprimer leur opinion en défilant et en manifestant dans la rue. Immobile, le banc public change de statut au fil des heures : lieu de repos pour personnes âgée sur le chemin des courses ; lieux de restauration rapide pour cadre pressé à midi ; siège pour jeune maman dans l'après-midi, havre de paix pour amoureux en début de soirée, lieu de rassemblement pour les jeunes voire lit improvisé pour clochard un peu plus tard dans la nuit. Il y a longtemps qu'outre leur fonction de protection, les murs de nos villes servent alternativement de support aux graffitis ou aux affiches au gré des calendriers culturels, sportifs, associatifs ou électoraux. Sans possibilité de repli sur d'autres infrastructures ouvertes, il y a longtemps que dans les quartiers, les halls d'immeubles se transforment en soirée en lieux de sociabilité éclairés et protégés des intempéries. Les concepteurs d'abribus n'avaient peut-être pas toujours imaginé qu'ils constitueraient souvent le seul refuge face aux aléas climatiques et à l'obscurité ambiante. Dans les immeubles les caves changent régulièrement d'affections… Le cirque, le marché, la foire, les manèges qui égaient encore les places de nos villes, les terrasses, les cracheurs de feu ou les chanteurs amateurs qui nous interpellent chaque été, sont des exemples presque millénaires d'un usage différencié de la ville en fonction des heures, des années ou des saisons, des exemples de la ville malléable. Autres temps, autres lieux, autres usages et autres mœurs qu'il nous faut revisiter.
Apparition de nouveaux temps collectifs, changement d'échelle, créativité, souplesse des usages, sont quelques éléments de ces nouveaux rapports des populations aux temps et espaces de la ville. Au-delà des constats, ces évolutions obligent à un véritable changement de paradigme qui permette de penser des villes plus accessibles et hospitalières.

Nouvelles clés de lecture

Ces mutations et ces exemples d'adaptation nous obligent à adopter de nouvelles clés de lecture, à changer de regard sur la ville en utilisant notamment la clé des temps.

Nouveaux regards. Une métropole est d'abord un système complexe d'éléments en interaction et non un simple empilement d'activités sectorielles que l'on continue à gérer de manière séparée. Il est préférable d'aborder la ville comme une pulsation d'une heure autour d'un centre urbain attractif plutôt que comme une entité administrative limitée à des frontières artificielles et enfermée dans ses murs ou à l'intérieur d'un périphérique. C'est à cette échelle au moins que doivent être posées les questions de mobilité et d'aménagement du territoire. La ville est un labyrinthe à quatre dimensions et pas un simple espace plan, ce qui implique de ne pas évacuer le débat sur les tours quand on veut limiter l'extension urbaine. Il est plus enrichissant d'aborder la ville comme un corps en mouvement plutôt que comme une entité figée, comme un système de flux ouvert, plutôt que comme un système de stocks, une agglomération figée, repliée sur elle-même, sur ses peurs et ses égoïsmes. Pour autant, la métropole est un palimpseste et non un corps sans histoire exclusivement livré à la dictature de l'urgente et du temps réel. Cette sensibilité ne fait cependant pas des villes françaises des musées intouchables transformés en parc d'attraction. Enfin la ville est un système ouvert en relation avec son environnement et pas une entité hors sol, ni une enclave, ni une « *exclave* » selon le néologisme du géographe Roger Brunet. En développant des relations avec ses homologues du monde entier les métropoles françaises ne doivent pas pour autant se comporter en cités-Etat, impériales et impérieuses, négligeant leurs marges et leurs périphéries mais en « *villes urbanisantes* » dont le développement profite à l'ensemble des territoires. Enfin, la métropole est le lieu de vie de tous les usagers (travailleurs, visiteurs, touristes…) et pas seulement le territoire des résidents, qui dorment et votent là mais travaillent et vivent souvent ailleurs.

Clé des temps. La ville est aussi un système de temps et d'horaires. Une métropole ne vit pas qu'en semaine et en journée. Elle doit être pensée et aménagée 24h/24 et 7j/7, le jour, la nuit, la semaine, le week-end pendant l'année scolaire comme pendant les périodes de congés. La ville se recompose en permanence selon des rythmes quotidiens, hebdomadaires, mensuels, saisonniers, séculaires mais aussi en fonction d'accidents. Les horaires et les calendriers d'activité donnent le tempo, règlent l'occupation de l'espace et dessinent les limites de nos territoires vécus, maîtrisés ou aliénés. Si la matérialité urbaine, cette carapace artificielle de l'homme constituée par les bâtiments, évolue lentement, des populations s'y succèdent selon des rythmes et des temporalités diverses souvent difficiles à articuler. Certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent tandis que d'autres fonctionnent en continu. Dans la même journée, les villes attirent puis expulsent les hommes et les femmes venus pour leur travail, leurs études, leurs achats ou leurs loisirs. À l'échelle hebdomadaire, le calme dominical fait souvent regretter l'animation des jours de semaine mais permet aussi de récupérer des « fièvres du samedi soir ». En juin, les touristes qui envahissent certains lieux annoncent la période estivale pendant laquelle de nombreux habitants auront déserté la ville. Peu de personnes échappent à la frénésie d'achat de la rentrée. En fin d'année, nombreux sont ceux qui ouvrent des yeux d'enfants vers les illuminations de Noël des centres-villes. Les jours froids d'hiver, les rues désertes contrastent avec le souvenir rassurant de la foule qui s'agglutine sur les terrasses dès les premiers rayons de soleil du printemps. On rit parfois des photos jaunies de notre enfance qui nous rappellent que les modes évoluent. Au détour d'un livre d'histoire, les ruines d'une cité jadis prospère prouvent que le temps a parfois raison de l'existence même des plus grandes villes. La ville contemporaine a rendez-vous avec le temps.

Ressource temporelle. Réfléchir à l'avenir de nos villes s'inscrire dans le cadre d'une métropole durable de l'après-Kyoto, nécessite la prise de conscience du concept de « ressource » et le passage d'un compte d'exploitation économique à un bilan sociétal. Les problématiques majeures et incontournables du réchauffement climatique et de l'épuisement des ressources non renouvelables vont accentuer la nécessité de trouver un nouveau partage. Or trois ressources fondamentales vont évoluer de manière importante dans le siècle en cours : l'énergie, le temps et l'espace. Il faut examiner nos marges de manœuvre et les leviers mobilisables. Dans les villes françaises comme ailleurs, les leviers locaux sur l'énergie sont faibles. La ressource en espace est par nature de plus en plus limitée. Il reste donc la ressource « temps » qui a le mérite de pouvoir composer avec les autres. Universellement basée sur la mesure des 24 heures, elle peut être déclinée selon des rythmes diurnes, nocturnes, mensuels, saisonniers ou annuels. Elle peut composer avec les ressources fondamentales de l'énergie et de l'espace pour faire émerger une nouvelle organisation spatiale et fonctionnelle des métropoles, un chrono-aménagement, un chrono-urbanisme qui permettent d'imaginer de nouvelles de nouvelles formes de régulation.

Entre obligation et opportunité. La réflexion sur la ville et la société doit définitivement basculer d'une logique de gain de temps à une logique de qualité de temps et donc de qualité de vie en définissant les contours d'une écologie du temps. Face à l'éclatement des espaces, des temporalités et des mobilités, la prise en compte du temps dans la planification urbaine est une obligation. La ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Dans une ville « poly-chronique », les conflits d'usage qui portaient traditionnellement sur l'affectation de l'espace, concernent désormais l'occupation du temps et la gestion des rythmes urbains. Il faut poser la question des temps de la ville dans l'espace public et éviter qu'en l'absence de débat, la décision ne repose sur les plus faibles, c'est-à-dire celles et ceux qui n'ont pas le choix. Le temps est l'un des rares enjeux de politique publique dont la responsabilité soit transversale. Compétence de tout le monde et de personne, le temps est l'un des seuls thèmes qui permette vraiment d'engager le débat avec l'ensemble des acteurs publics et privés sans crispation ni repli derrière les frontières institutionnelles. La question du temps oblige au partenariat de la phase d'observation jusqu'à celle de l'expérimentation et de l'évaluation. Dimension sensible, le temps remet naturellement l'homme au cœur du débat. C'est une chance.

Vers un urbanisme des temps. L'approche essentiellement spatiale de la ville et des territoires a montré ses limites avec l'étalement urbain, la ségrégation et les tensions engendrées sur les systèmes sociaux, économiques et environnementaux. Nous proposons de passer à une approche chronotopique où le « chronotope » serait défini comme « lieu de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » mêlant une architecture spatiale et une architecture temporelle des lieux. A partir de l'observation multiscalaire de cette « danse de la ville », nous proposons de passer de la notion de calendrier voire « d'urbanisme événementiel » qui prend déjà en charge la gestion des calendriers à celle plus large et opérationnelle « d'urbanisme des temps » que nous définissons comme « *l'ensemble des plans, organisations des horaires, et actions cohérentes sur l'espace et le temps qui permettent l'organisation optimale et multiscalaire des fonctions techniques, sociales et esthétiques de la ville pour une métropole plus humaine, accessible et hospitalière* ».

Nouveaux concepts et outils. Cette approche nécessite naturellement la prise en compte de notions nouvelles comme « *l'identité et la couleur temporelle des villes* » et des territoires, l'ambiance, qui permet de caractériser un lieu dans l'espace et dans le temps, d'établir sa « *signature temporelle* », « *l'architecture temporelle des lieux* » qui permet de se représenter la complexité de cette construction spatio-temporelle. Elle nécessite l'émergence de nouveaux

professionnels, des managers de temps, chargés de mettre en musique les temps de la ville malléable et de trouver le bon tempo. Elle nécessite la définition de nouveaux outils de représentation spatio-temporels comme les « *chronotopes* » et de nouveaux instruments de chrono-urbanisme comme les « *plans horaires »* qui permettent de représenter le calendrier d'ouverture de services ou espaces publics et de proposer des ajustements intelligents pour l'amélioration de la qualité de la vie. Une trentaine d'années après les travaux pionnier d'Henri Lefebvre sur la « rythmanalyse », la ville cherche encore ses chorégraphes et le bon tempo.

Urbanisme sensible. Le développement et la diversification des usages de la ville, la mixité des « populations temporaires » associées (touristes, travailleurs…), les temps diversifiés d'usage des espaces publics et notamment la période nocturne obligent à innover pour imaginer quelques principes ou règles pour un « urbanisme sensible » favorisant les usages et l'affirmation de villes plus urbaines : l'hospitalité des espaces publics, des moyens de transport et du mobilier urbain ; l'information face à un territoire mal appréhendé ; la qualité face à un environnement difficile ; l'égalité face aux trop grandes disparités entre centre et périphérie, individus ou groupes sociaux ; la sensibilité ; la variété face aux risques de banalisation ; l'inattendu par l'invention ; l'alternance ombre et lumière face aux risques d'homogénéisation ; la sécurité par l'accroissement du spectacle urbain et de la présence humaine plutôt que par les technologies sécuritaires et l'enchantement par l'invention.

Compte-tenu des mutations qui affectent les rythmes et les territoires de nos vies et de nos métropoles, la ville et la citoyenneté doivent aujourd'hui être repensées dans l'espace et dans le temps autour de nouvelles figures ouvertes comme celle de « la ville malléable, ludique et créative ».

Vers des villes malléables, ludiques et créatives

L'observation des mutations en cours, des mécanismes quotidiens d'adaptations des individus et des organisations, les nouvelles compétences repérées et les changements de regard opérés, nous poussent à imaginer des transferts et à proposer à la réflexion une figure possible et ouverte de l'urbanité contemporaine : la « *ville malléable, ludique et créative* ».

La figure de la « ville malléable, ludique et créative ». Aux figures éculées et subies de « *la ville éclatée* » qui peine à trouver des limites et une cohésion, de la « *ville à plusieurs temps* » qui cherche son tempo, de « *la ville à la carte* » consumériste et égoïste, de la « *ville archipel* » qui sépare et écartèle, de la « *ville éphémère* » de l'événementiel, de la « *ville en direct* » des TIC et des medias ou de « *la ville en continu* », qui risque l'essoufflement faute de rythme, nous souhaiterions opposer la figure volontariste de « *la ville malléable* », une cité durable que l'on puisse « façonner » sans « qu'elle ne se rompe », une « ville ludique et créative » où l'on retrouve le plaisir d'être ensemble et d'innover loin des normes parfois stérilisantes. Aux vaines tentatives de maîtrise du développement par l'aménagement de l'espace ou aux premières approches temporelles de la ville qui tentent d'improbables conciliations, nous préférons une approche mixte. Face aux modèles rigides et dogmatiques, nous préférons conjuguer la souplesse et la richesse d'une réflexion qui croise les espaces et les temps, les techniques, le jeu et la créativité, les urbanistes et les artistes. Nous proposons de réfléchir autour du concept de la « *ville malléable, ludique et créative* » dans le cadre d'une maîtrise de l'urbanisation et d'un développement urbain soutenable où les notions de bien-être sont centrales. Pourquoi consommer un nouvel espace alors qu'il suffit de travailler sur les

notions de modularité, d'alternance de fonctions sur un même lieu comme nous y invitent les artistes qui métamorphosent si bien nos rues ? Imaginons une ville et des espaces publics « *polyvalents* » afin de limiter l'étalement urbain et de favoriser les échanges. Dans un contexte en évolution permanente, l'image de la métropole comme un « *espace modulaire et polyvalent* » à la disposition des habitants permanents ou temporaires et l'idée d'une « *colocation de la ville* » par ses usagers sont des pistes plus vivifiantes qu'une approche classique en termes de propriété ou de simple gestion d'un capital.

Un espace collectif hospitalier et accessible. Au-delà de la réappropriation spontanée de certaines parties de l'espace public par les usagers, le développement de la « ville malléable, ludique et créative » passe notamment par une redéfinition de l'espace public support de ces transformations, en « espace collectif » regroupant l'ensemble des espaces ouverts à tous : voieries de circulation et de stationnement, équipements collectifs, transports publics, abords d'équipements, espaces verts, espaces culturels, espaces commerciaux, espaces résiduels, espaces semi-publics, espaces électroniques, espaces verticaux. Ces espaces de vie et de socialisation où se déroulent les activités propres à la vie collective d'une cité, donnent une couleur particulière à une ville, une âme sur laquelle urbanistes et aménageurs pourraient se pencher à la suite de Pierre Sansot. L'hospitalité et l'accessibilité de cet espace collectif et son usage alterné nécessitent également que soient remplies en permanence plusieurs fonctions : la satisfaction des besoins sensoriels et psychologiques, la surprise, la variété, le bain de foule ou l'isolement, la contemplation, la tranquillité ou le mouvement, les relations sociales spontanées et libres, les échanges économiques et les déplacements.

Des chantiers à différentes échelles. La malléabilité de la ville doit être envisagée dans l'alternance entre espace de flux et espace de stocks et à différentes échelles temporelles. A long terme, c'est l'exemple de la reconquête de l'espace public par le piéton à travers des opérations comme « quartiers sans voiture » dans le quartier Vauban à Fribourg ou au centre-ville de Strasbourg. A plus court terme, c'est le temps des usages et de la gestion de la ville, on met en place l'alternance à l'exemple de Barcelone avec certains couloirs de bus utilisés en parcs de stationnement la nuit. A très court terme, c'est la prise en charge de la rue par des artistes lors de festivals ou d'interventions. On peut imaginer différents dispositifs pour la ville, les bâtiments, la rue ou l'espace collectif : l'ouverture des gymnases et écoles à d'autres usages en soirée et week-end ; la transformation de bâtiments administratifs inoccupés en lieux d'éducation ; une rue passante en journée occupée en soirée par un terrain de basket ou de boules ; un lieu de forum et de débat amovible ; des représentations de troupes de théâtres passant d'une rue à l'autre ; des parcours interactifs d'éducation à la ville (…) A travers les foires, les fêtes foraines, les marchés, les manèges, les chapiteaux ou les cirques, les marchands ambulants, saltimbanques, camelots, forains ou gens du voyage ont développé des compétences bien utiles à redécouvrir aujourd'hui dans l'optique d'une ville malléable, ludique et créative.

De nouveaux codes d'usage. L'usage alterné de l'espace collectif dans le sens de l'hospitalité et de l'urbanité nécessite que soient posées de nouveaux codes d'usages : règles de partage de l'espace collectif entre résidents, travailleurs, visiteurs, touristes **;** limites spatiales et temporelles (journée, soirée, nuit, saison…) ; bonne lisibilité de cet usage alterné ; responsabilité de la gestion et du calendrier d'usage ; définition des chartes d'usage de l'espace collectif et des codes de bonne conduite ; gestion prévisionnelle des conflits entre utilisateurs temporaires et adaptabilité du mobilier urbain en fonction des temps et usages différenciés de l'espace collectif.

De nouvelles cartes d'identités urbaines. Alors que l'Urbs et la Civitas se cherchent sans plus jamais se rencontrer, la solution aux questions de citoyenneté repose assurément davantage dans le changement de paradigme intégrant le temps et la mobilité que dans l'impossible réconciliation des territoires et des échelles. Dans un monde en mouvement, notre identité mouvante, polytopique et polychronique ne peut plus se résumer à une adresse postale unique et à une date de naissance. La ville malléable, c'est aussi une « *carte d'identité temporaire* » pour chaque individu, citoyen éphémère de l'ici et du maintenant, qui permette de voter là où l'on vit et non plus là où l'on dort. C'est l'émergence d'une « *citoyenneté temporaire* » et en temps réel, utilisant les moyens de communication pour associer les citoyens temporaires (travailleurs, touristes…) aux décisions qui les concernent. La ville malléable c'est aussi l'émergence d'une « *identité de trace* » et de parcours plutôt qu'une identité de site. *Mobilo ergo sum*.

Habiter autrement les espaces et les temps de la ville

La ville a un nouveau rendez-vous avec le temps. La figure souple de « *la ville malléable, ludique et créative* » proposée, permet d'anticiper les mutations, de capitaliser des savoir-faire, d'intégrer les innovations, de saisir les opportunités**,** d'imaginer une nouvelle manière d'habiter les espaces et les temps et de construire progressivement de nouvelles identités plurielles et en mouvement avec lesquelles nous devrons apprendre à composer. Elle permet de limiter les consommations d'espace et d'énergie. Elle nécessite l'invention d'un design urbain adaptable, le déploiement d'une nouvelle ergonomie de la ville et le développement de nouveaux outils et techniques d'urbanisme et d'aménagement. Elle contribue à l'apparition d'une nouvelle identité modulable selon les temps, les espaces, les individus et les groupes. Elle donne une nouvelle place à l'art, aux approches sensibles et à la subjectivité de l'artiste qui permet de réintroduire la capacité d'initiative, de dissidence et de prise de distance. L'artiste qui sait jouer avec l'éphémère, les espaces et les temps pourra être associé à l'invention d'une ville malléable, ludique et créative et d'espaces collectifs modulaires où la notion de plaisir ne sera pas absente. La figure de la ville malléable, ludique et créative associe nécessairement l'expertise d'usage des citoyens. Dimension importante de cette ville, le numérique et les TIC, ne doivent pas aboutir à un contrôle excessif de la cité, mais plutôt favoriser la souplesse des ajustements, l'ouverture et la fluidité dans une logique de plateforme d'innovation ouverte. En parallèle, des principes et des garde-fous aussi essentiels que le droit à la ville, la participation, la mixité spatiale et temporelle, l'égalité urbaine et le polycentrisme devront être réaffirmés.

Notre métier de géographe est d'aider à identifier ce qui est en devenir, de le localiser dans l'espace et dans le temps, de le faire connaître et reconnaitre, de le promouvoir ou de mettre en garde. Le chantier reste largement ouvert et d'autres figures et futuribles sont possibles. La prise en compte par les praticiens et les politiques de la figure de la « ville malléable, ludique et créative » comme clé de lecture et d'écriture possible de la ville contemporaine s'opposera naturellement au poids des représentations dominantes et des habitudes. Aux géographes et à la géographie urbaine de dépasser les bornes pour explorer cette nouvelle frontière, suivre les trajectoires hésitantes de ces territoires fluides dans l'inconfort propre au chercheur sans oublier leur « *devoir de cité* ». Ensemble, apprenons d'abord à « habiter le temps » selon la belle expression de feu Jean-Marie Djibaou.

Bibliographie

AUGE M., 1992, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil.
BACHELARD G., 1957, *La Poétique de l'espace*, PUF.
BEY H., 1997, *TAZ*, L'éclat.
BEAU F. (dir.), 2007, *Culture d'univers*, FYP Editions.
BEGOUT B., 2003, *Lieu commun*, Allia.
BELLANGER F., MARZLOFF B., 1996, *Transit*, l'Aube.
BONFIGLIOLI S.1997, "Le politiche dei tempi urbani", in *Urbanistica Quaderni, Collona dell'istituto Nazionale di urbanistica Anno III*, pp.9-13
DEBORD G., déc. 1958, « *Théorie de la dérive* », in *Internationale situationniste* n°2, bulletin central édité par les sections de l'Internationale situationniste.
CERTEAU (de) M., 1990, *L'Invention du quotidien,* Gallimard.
DOLLE J. P., 2005, *Le territoire du rien*, Lignes.
GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2010, *Urbi et Orbi, Paris appartient à la ville et au monde*, Editions de l'Aube
GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2008, *La fin des maires*, FYP Editions
GWIAZDZINSKI L., 2007, *Nuits d'Europe, Pour des villes accessibles et hospitalières*, UTBM Editions.
GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2007, *Périphéries*, L'Harmattan
GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2007, *Si la route m'était contée*, Eyrolles.
GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2005, *Si la ville m'était contée*, Eyrolles.
GWIAZDZINSKI L., 2005, *La nuit dernière frontière de la ville*, Editions de l'Aube.
GWIAZDZINSKI L., 2003, *La Ville 24 h/24*, Editions de l'Aube
HALL E.T., 1971, *La Dimension cachée*, traduit de l'américain, Seuil.
LYNCH K., 1960, 1969, *The Image of the City*, Cambridge, M.I.T., trad. franç. "L'image de la cité", Dunod
MARINETTI F. T., 1909, *Manifeste du futurisme*, tract, Milan.
RIFKIN J., 1995, *The end of work*, New-York, Putmans
SANSOT P., 1973, *Poétique de la ville*, Klincksiek.
ZARDINI M. (dir.), 2005, *Sensations urbaines*, Lars Müller Publishers

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant-chercheur en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble, il est responsable du master Innovation et territoire. Membre du laboratoire PACTE (UMR 5194 CNRS), associé au MOTU (Milan) et à l'EIREST (Paris 1. Panthéon Sorbonne), il oriente ses enseignements et ses recherches sur les questions de métropolisation, de mobilité, d'innovation et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé des programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et orbi*, 2010, l'Aube ; *La fin des maires*, 2007, FYP ; *Si la route m'était contée*, 2007, Eyrolles ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries, un voyage à pied autour de Paris*, 2007, l'Harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (Dir.), 2005, L'Aube ; *La ville 24h/24*, 2003, l'Aube, etc.

Citer l'article :

GWIAZDZINSKI L., 2010, « Territoires fluides : la ville malléable, ludique et créative, figure ouverte de l'urbanité contemporaine », in CAILLY L., VANIER M., 2010, *La France en villes,* Armand Colin, pp.332-336